

NAÏRI NAHAPÉTIAN

L'amour selon Marina M.

ROMAN



 *l'aube*

L'AMOUR SELON MARINA M.

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

Ouvrage édité par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2019
www.editionsdelalube.com

ISBN 978-2-8159-3121-2

Näiri Nahapétian

L'amour selon Marina M.

roman

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE

Aux éditions de l'Aube

UN AGENT NOMMÉ PARVIZ, l'Aube noire, 2015; l'Aube
noire poche, 2016

LE MAGE DE L'HÔTEL ROYAL, l'Aube noire, 2016; l'Aube
noire poche, 2017

JADIS, ROMINA WAGNER, l'Aube noire, 2017

Chez d'autres éditeurs

QUI A TUÉ L'AYATOLLAH KANUNI?, éd. Liana Levi, 2009;
éd. Points-Policier, 2013

DERNIER REFRAIN À ISPAHAN, éd. Liana Levi, 2012;
éd. Points-Policier, 2014

L'USINE À VINGT ANS, éd. Les Petits Matins, 2006

Chapitre 1

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Le matin, la petite fille se préparait sans bruit pour aller à l'école. Alors que sa mère dormait encore, elle se glissait dans ses pantoufles, tâtonnait dans le noir jusqu'à la salle de bains avant d'avalier un yaourt debout dans la cuisine afin d'éviter d'allumer la lumière dans l'appartement qu'elles occupaient toutes les deux, mère et fille, depuis leur départ de Téhéran. La gamine ne repliait pas son lit, sachant que sa mère le ferait à son réveil. Surtout, elle avait hâte de quitter l'atmosphère lourde de la respiration régulière d'Emma Malatian, chaude des corps qui s'étaient enroulés dans leurs couvertures de laine durant la nuit.

Elle sortait dans le froid cinglant de l'hiver parisien et, après une courte hésitation, ne prenait pas le chemin de l'école mais s'engouffrait dans le métro, direction Balard. À la station Concorde débutait sa longue errance sous les arcades, devant les vitrines muettes de la rue de Rivoli, à l'heure où les magasins ne pouvaient l'envelopper de leur

chaleur anonyme. Même lorsqu'ils ouvraient la porte, elle ne trouvait refuge que de courts instants dans leurs rayons, jusqu'à ce que le regard mécontent d'une vendeuse lui fasse prendre la fuite. Alors, Marina marchait pendant des heures, trop timide pour s'attabler dans un bistrot désert, avec de toute façon pas un sou en poche pour commander un café : elle n'avait après tout que dix ans... Rapidement, il était trop tard pour changer d'avis. Impossible de débarquer en plein cours, au risque d'être refusée devant tout le monde. Chez elle, se trouvait sa mère en train de travailler. Tant pis : elle était condamnée à aller de rue en rue, de boutique en boutique, cherchant une excuse inédite pour justifier son absence. Peu à peu, l'élan qui l'avait emportée loin de l'école retombait lourdement, martelé par la pluie. Le souvenir de la classe réunie en son absence pesait sur ses pas comme un regret. Immanquablement, Marina suivait le même chemin, longeant les quais de la Seine, de Châtelet à Saint-Michel, où elle finissait par revenir en métro vers le quinzième arrondissement, pile à l'heure pour reprendre les cours, comme si de rien n'était.

Bien des années plus tard, dans le taxi qui la conduisait vers le Marais, Marina Malatian repoussait la tentation de refaire l'école buissonnière en demandant au chauffeur de rebrousser chemin, ou mieux encore, de poursuivre sa route, de dépasser la galerie Juillard, faire comme si elle ne lui avait pas indiqué d'adresse mais simplement demandé de rouler au hasard pour qu'elle puisse regarder par la fenêtre le pavé mouillé des rues de Paris. Marina Malatian, à vingt-six ans, luttait contre le désir stupide de prétendre qu'elle n'avait jamais obtenu de rendez-vous ce matin-là,

L'AMOUR SELON MARINA M.

comme si, non, elle n'attendait pas cette date depuis des semaines. Tenant ses toiles enveloppées dans les bras, elle était aux prises avec le souvenir de ses promenades sans fin, et s'étonnait d'avoir réussi durant tant d'années à dissimuler ses errances au monde entier.

Car tandis que sa fille ratait les cours, Emma Malatian se levait, posait un pied puis l'autre sur l'épais tapis persan à côté du lit et observait longuement ses fins motifs entrelacés, bordeaux, bleu marine et blancs. Elle attrapait un flacon sur son chevet pour le déboucher d'une main et prendre sa dose de Lexomil. Elle enfilait ensuite sa robe d'intérieur en tissu noir, la boutonnait d'un air absent, avant de se diriger en se coiffant vers son bureau où traînaient d'autres médicaments à côté des papiers recouverts d'alphabets étranges, les tas éparpillés des traductions en cours.

Emma Malatian, avec des gestes secs, commençait alors à se débattre. Serrée dans sa robe noire, elle se battait contre la complexité de l'arménien, ses déclinaisons bizarres, son parler dru et ses affects intraduisibles, contre le persan et sa musique qui rimait à l'intérieur des phrases, contre le français enfin dont les tournures lui paraissaient chaque jour plus fantaisistes. Elle se battait avec les commandes qui n'arrivaient pas, celles qui se faisaient attendre depuis plusieurs mois, celles qui tombaient au dernier moment, et les autres, qui assuraient leur subsistance au quotidien, comme les traductions des pièces d'état civil des membres de la communauté iranienne dont le flux se maintenait régulièrement depuis la révolution.

Heureusement pour elles, répétait chaque jour Emma Malatian, les gens parvenaient toujours à fuir, les uns après les autres (tous, à l'exception du père de Marina, disait-elle encore). Afin de tenir tard dans la nuit et boucler une traduction attendue pour le lendemain, Emma Malatian avait recours aux pilules prescrites par un médecin du nom de Pezechkian, qu'elle rangeait soigneusement dans des écrins de couleur. Flacon à l'étiquette bleu roi pour rester éveillée le soir, bercée par le souffle ensommeillé de sa fille ; étiquette turquoise pour s'endormir malgré le poids des soucis ; jaune pour se lever en infusant un peu de joie dans la grisaille matinale. Marina, tout en les maudissant, les remerciait d'exister : c'était sûrement grâce à ces pilules, qui la rendaient irrémédiablement autre, que sa mère ne s'était jamais rendu compte qu'elle séchait les cours.

En revanche, se demandait Marina, serrant ses toiles contre elle dans le taxi, pourquoi l'administration scolaire avait-elle si longtemps fermé les yeux sur ses absences ? Croyaient-ils vraiment aux excuses qu'elle invoquait, toutes plus ou moins liées à la situation confuse en Iran et à leur statut de réfugiées ? Bénéficiait-elle d'une amnistie tacite parce que ses résultats scolaires restaient invariablement bons ? Ou bien avait-elle simplement effacé de sa mémoire les rappels à l'ordre qui avaient eu lieu dans le bureau de la directrice ? Ces absences, si elles ne faisaient pas chuter ses notes, l'isolaient toujours un peu plus de ses camarades de classe, qui la considéraient comme une fillette un peu farouche, dont ils ne s'approchaient guère, à l'exception de Caroline. Les autres, c'était comme si elle les tenait à distance

L'AMOUR SELON MARINA M.

par une volonté secrète, à moins que ça n'ait été l'aura sanglante de la révolution et les échos inquiétants de la République islamique – ce qui précisément fascinait Caroline.

Une fois, une fois seulement, ils s'étaient tous attroupés autour d'elle dans la cour. C'était juste après le cours de dessin, où une jeune prof aux grandes jupes, cataloguée « hypercool » dès son arrivée dans l'établissement, avait affiché une peinture de Marina, une feuille de Canson recouverte de fenêtres hachurées et de losanges décalés, dissimulant de menus personnages aux corps bruns.

« Tu dessines ? » lui avait demandé une fille.

Tout le temps, toutes sortes de choses, faillit répondre Marina qui ne dit rien, craignant le ridicule, et observa, déçue, la troupe se disperser autour d'elle.

Il faut dire que quand Marina ne dessinait pas, le monde des objets, auquel sa mère tenait tant, se rebellait incessamment contre elle. Les verres lui échappaient des mains, les assiettes se dérobaient avec fracas. Et la tasse préférée d'Emma Malatian, celle en porcelaine fleurie ramenée d'Iran, enveloppée avec soin dans une serviette, se cachait dans un placard qui n'était pas le sien.

« Alors, montrez-moi ce que vous avez là... »

La propriétaire de la galerie, Christine Juillard, était une belle femme de type asiatique. Son silence se prolongeait tandis qu'elle examinait les toiles apportées par Marina, qui déchiffrait en attendant les signatures cotées au bas des photos exposées aux murs.

Marina connaissait bien la galerie Juillard, elle y entrait de temps en temps pour jeter un coup d'œil. On la saluait à peine, repérant à son allure qu'elle n'était pas une cliente potentielle : cheveux longs, jeans moulants, manteau bizarroïde acheté aux solderies de Barbès..., Marina n'avait rien d'une riche Américaine. Mais elle revenait souvent, car c'était l'un des rares lieux dans Paris qui n'avait pas cédé à la mode des installations et vendait encore de la peinture. Aussi, quand la galeriste, après avoir vu son book, lui avait demandé de lui apporter quelques toiles, elle s'était encombrée de ses tableaux les plus récents dans l'espoir de les voir exposés.

« C'est intéressant... » lâcha Christine Juillard au bout d'un long moment.

Elle était penchée sur une peinture aux motifs irréguliers, bordeaux, bleu marine et noirs, formant des portes, des toits et des terrasses, à première vue inhabités.

Intéressant ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ?

« J'aime bien l'usage que vous faites des matières. Il y a de la tristesse dans vos toiles, mais aussi de l'humour... »

Marina se détendit.

« ... Mais vous voyez bien que nous n'exposons pas de peinture en ce moment », conclut la galeriste en balayant les murs d'un geste.

Son ton se fit plus dur :

« Il faut vous renseigner un minimum quand vous démarchez une galerie. Nous n'avons pas de temps à perdre, vous comprenez, avec des jeunes qui viennent frapper au hasard parce qu'ils ont vu de la lumière... »

L'AMOUR SELON MARINA M.

Le rouge aux joues, Marina ramassa et roula ses toiles sans dire un mot. Ses cheveux l'aveuglaient tandis qu'elle les calait une à une contre sa poitrine.

« Attendez, attendez... »

Et la galeriste disparut dans son bureau.

Marina se releva, bouillant intérieurement. Elle l'attendit jusqu'à ce qu'elle revienne enfin, souriante, son carnet de chèques à la main.

« Ce tableau, *La femme au violoncelle bleu*, je souhaiterais l'acquérir, pour ma collection personnelle. »

Marina se crispa. Non. Pas la femme au visage fendu ! Elle l'avait portée durant tant d'années avant d'oser prendre le pinceau, pleine d'appréhension, pour finalement réussir d'un trait ce sourire s'écoulant tristement vers un violoncelle. Non, non et non. Elle ne vendrait pas cette toile, même au prix que lui proposerait cette galeriste. Elle voulait l'exposer, la montrer à tous, ou la donner à un ami, à quelqu'un qui lui serait cher – pourquoi pas Alex, tiens ! Mais pas question de la vendre sans l'avoir jamais montrée, et surtout pas à cette femme.

Chapitre 2

RENDEZ-VOUS AVEC MADAME SHAMS

Quelques minutes plus tard, Marina quittait la galerie sans *La femme au violoncelle bleu*.

Elle guetta un taxi tout en ajustant son fardeau.

« Je t'aide, poupée ? » lui murmura d'un peu trop près une voix sur le trottoir. Un homme aux cheveux gras se trouvait non loin d'elle.

Elle prit la fuite malgré les toiles qui glissaient subrepticement contre elle. Un taxi passa au loin rue de Rivoli tandis que les nuages couvraient le ciel.

Un homme lui demanda alors d'un ton amical :

« Je peux vous aider, mademoiselle ? »

Grand et brun, il était vêtu d'un pantalon blanc.

« Non, ça va. Je me débrouille, répondit-elle.

— Vous êtes sûre ? » Et il rattrapa ses toiles d'une main ferme.

Elles lui pesaient, mais Marina ne les lâcha pas pour autant. Sans raison, elle se demanda si c'était le même homme qui lui avait parlé tout à l'heure de si près. Mais

non, l'autre et sa présence repoussante se trouvaient maintenant sur le trottoir d'en face : une silhouette tout en cuir qui s'éloignait d'un pas bancal.

« Laissez-moi vous aider avec ces rouleaux. »

Celui-ci insistait, mais son ton n'était pas pressant ; il était un peu ironique, comme s'il avait l'habitude qu'elle fasse la forte tête et la rappelait souvent à la raison. Imperceptiblement, elle commença à céder.

« Boris ? » Christine Juillard était sur le pas de la porte. Manifestement, elle le connaissait.

Celui qui s'appelait Boris adressa un clin d'œil à Marina et lui rendit ses toiles, les ajustant avec précaution sous son bras. Puis il disparut à l'intérieur de la galerie.

Restée seule avec son fardeau à parcourir la rue Vieille-du-Temple à la recherche d'un taxi, elle sentit une goutte de pluie sur son visage.

Lorsque quelques années auparavant, Marina, son bac en poche, avait voulu s'inscrire aux Beaux-Arts, toute sa famille, de Téhéran à Orlando, avait exigé d'une même voix qu'elle se calme, abandonne cette folie et se consacre à des études sérieuses, permettant d'exercer une profession convenable.

Elle qui était « si brillante », se lamentait sa mère.

Elle qui, quand elle n'était pourtant qu'une enfant, rêvait de devenir « médecin, architecte ou ingénieure », se souvenait sa mère.

« Elle pourrait, je ne sais pas moi, devenir aide-soignante ou assistante médicale : c'est un bon travail pour une femme », proposait la tante Gohar qui téléphonait

L'AMOUR SELON MARINA M.

désormais chaque jour d'Amérique, ne regardant pas à la dépense, afin de réconforter sa sœur.

« Tu vas mourir de faim, comme ta mère », disait Emma Malatian.

« Elle va mourir de faim, comme sa mère », commentait Gohar au téléphone.

Chez les Arméniens d'Iran, la tradition voulait qu'on fasse un métier « utile » : ingénieur, médecin, de préférence avec une spécialité précise – chirurgien, dentiste ou stomatologue. C'était un stéréotype que Marina avait souvent vérifié ; il répondait à une fonction, car on ne savait jamais quel malheur, quel séisme politique pouvaient vous pousser à tout quitter pour vous exiler au loin... Aussi, à l'âge de dix-huit ans, Marina échoua au concours d'entrée des Beaux-Arts, qu'elle avait pourtant préparé d'arrache-pied, soir après soir, durant de longs mois pendant lesquels Emma Malatian lui parlait régulièrement des trois fils de Gohar, qui seraient de grands scientifiques, eux, auraient de belles carrières et une vie paisible ! Elle ne regretta pas cependant d'avoir raté ce concours et n'en passa pas d'autre : la fac d'Arts plastiques lui permettrait de travailler en même temps que ses études et de quitter le deux-pièces où elle vivait avec sa mère depuis leur arrivée à Paris.

Elle laissa sa chaîne hi-fi à Emma car celle-ci ne pouvait se passer d'écouter la radio le matin ; elle lui laissa ses vieux disques en vinyle, ses posters de Joy Division et une partie de ses vêtements, jupes et robes d'été notamment – Marina, regrettait sa mère, refusait toujours de s'habiller de façon féminine. (Elle lui laissa

également les quelques lettres que son père lui avait envoyées de Téhéran, et qu'Emma Malatian conservait soigneusement dans un tiroir.)

Marina vivota ainsi durant plusieurs années, alternant petits boulots et RMI. Elle peignait jour et nuit, sans s'arrêter, oubliant même de manger parfois – c'était plus économique –, s'épuisant, sortant rarement, recevant peu, s'isolant – seule Caroline l'appelait régulièrement –, avant de reprendre, de temps en temps, au gré de ses examens à la fac et de ses contrats de vendeuse, les horaires normaux des gens socialisés.

Puis, un jour, elle en avait eu assez d'être fauchée, de toujours payer les factures quelques jours après la date limite, de dépendre des autres pour sortir ou boire un coup. Marina s'était alors lancée dans le dessin satirique, faxant sans trop y croire ses essais au hasard dans les journaux. Elle avait également commencé à montrer ses toiles à des galeristes.

Mais tout cela n'avait aucun sens, après tout ! Exposer ses peintures, leur donner un prix : quelle absurdité ! Pourquoi faudrait-il vendre absolument, marchander ainsi sa part intime, comme si on pouvait y mettre un prix ? Sous la pluie battante sur la rue Vieille-du-Temple, Marina, ses toiles serrées contre elle, maudit son amie Caroline qui la poussait depuis des mois à démarcher les galeries d'art. Et lorsqu'elle trouva enfin un taxi en passant devant les arcades de la rue de Rivoli, elle se souvint avec regret de la femme au sourire fendu.

L'AMOUR SELON MARINA M.

« Vous allez bien, Marina ? »

Marina venait de retrouver Vanda Shams au Danton, pas très loin de la bibliothèque Sainte-Genève où son amie travaillait à mi-temps. C'est dans ce café qu'elles s'étaient donné rendez-vous pour la première fois trois ans auparavant, après que Marina était tombée sur une annonce : COURS DE GRAVURE ET D'ENLUMINURE ORIENTALE À DOMICILE. TÉLÉPHONER AU 01 42..., DEMANDER MADAME SHAMS.

« Ça va... J'ai vendu une toile aujourd'hui, dit-elle en désignant ses tableaux dans un coin.

— C'est merveilleux ! Vous devez être ravie ! »

Marina ne répondit rien. Vanda Shams n'insista pas, et se contenta d'allumer son fume-cigarette avant de lisser la longue mèche blanche qui barraît ses cheveux gris.

Marina lui fut reconnaissante de ce silence. Son amie se comportait toujours selon les codes subtils de la politesse persane, fondée sur l'ellipse et le non-dit. Fallait-il l'encombrer de ses histoires d'artiste fauchée ? Non, ce n'était pas la peine, même si Vanda Shams était elle aussi une artiste fauchée. Du moins, depuis qu'elle avait trouvé refuge en France. Car elle exerçait autrefois en Iran une toute autre fonction, lui avait-elle expliqué dans ce même café il y a trois ans. Celle, éminemment prestigieuse, d'archéologue, avant de devoir fuir son pays avec son mari, un opposant en vue – n'emportant rien de plus, disait-elle, que ce qu'ils avaient sur le dos.

Son compagnon était un homme grand et large, sorte de géant taciturne, un peu sauvage, qui semblait consacrer son temps à l'écriture, assis en tailleur sur son lit. Marina

l'avait croisé chez eux à plusieurs reprises. Dès qu'elle arrivait, il éteignait son ordinateur et se levait pour quitter discrètement les lieux avant le début de la leçon, ponctuant son départ d'un petit signe de tête à Vanda. Marina les imaginait vingt ans plus tôt, serrés l'un contre l'autre sur une moto, traversant le désert, la police révolutionnaire aux trousses, pour gagner la frontière.

« Comment va votre mari ? » demanda-t-elle.

Vanda Shams baissa la voix :

« Ce week-end, *L'Hebdo* publie un texte qu'il signe d'un pseudonyme pour expliquer au peuple français que les manipulations américaines sont à l'origine de la soi-disant révolution iranienne... »

Marina ne dit rien. Elle connaissait cette théorie qui voyait dans le changement de régime de 1979 un complot fomenté par la CIA. Une lecture des événements très répandue dans la communauté iranienne réfugiée à l'étranger, qui évoquait toujours les services secrets américains d'un air entendu, en épelant leur nom en anglais : *Ci-aye-eye*. Peut-être un jour faudrait-il qu'elle avoue à son amie ne pas partager cette interprétation de la chute de la dynastie des Pahlavi. Car Marina se souvenait parfaitement de la révolte populaire qui avait précédé l'instauration de la République islamique. Il s'agissait bel et bien d'une révolution, qui avait mangé ses enfants, certes, tout comme 1789 en France et 1917 en Russie, mais en aucun cas d'un coup d'État issu d'un complot quelconque. Or, ce sujet était déjà une source de conflit avec sa mère qui, elle aussi, avait épousé cette version bien pratique des faits, réhabilitant l'ancien shah d'Iran après sa

L'AMOUR SELON MARINA M.

mort en l'érigeant en victime de la CIA. Et Marina savait qu'il était difficile, voire impossible et surtout cruel, de retirer aux anciennes élites iraniennes le mythe fondateur de leur exil.

(Savez-vous pourquoi tout le monde, à l'exception de mon père, a pu sortir du pays ? voulut demander Marina à Vanda Shams.

Au lieu de cela, elle prolongea le silence tandis que son amie fumait.)

La radio, pendant ce temps, diffusait une interview de Zidane. La coupe du monde ne datait que de quelques mois auparavant, et les serveurs semblaient suivre attentivement ce qu'il disait.

« Avez-vous entendu la nouvelle ? lâcha Vanda.

— Non, quelle nouvelle ?

— Les tableaux de la reine vont enfin être exposés à Paris ! Après avoir croupi sous la poussière dans les caves des mollahs pendant vingt ans...

— Vous voulez dire...

— La collection de peinture de Farah Diba, oui : elle va être exposée. Pas en Iran, bien sûr... Mais la France a réussi à obtenir une autorisation de sortie pour les principales toiles de maître : Monet, Picasso, Magritte, Kandinsky... »

Rothko, Bacon, Warhol, Pollock, Dubuffet... Marina avait entendu parler de cette somptueuse collection de plus de deux cents tableaux acquise par la reine Farah afin de constituer un grand musée d'art moderne qui n'avait jamais pu voir le jour. La légende disait qu'en 1979, après que le shah et sa famille eurent fui l'Iran, le personnel du

futur musée avait décroché les pièces à la hâte afin de les dissimuler. Considérée comme anti-islamique, la collection était depuis restée en grande partie invisible. Seules quelques œuvres étaient tirées de temps en temps de l'oubli pour être exposées au gré de la volonté d'ouverture du pouvoir iranien...

« Bon, il va falloir que j'y retourne, conclut Vanda Shams en s'emparant de l'addition. Non non, laissez, c'est moi qui vous invite cette fois-ci !

— Comment se passent les choses à la bibliothèque ?

— Oh, vous savez, le personnel s'ennuie, son imagination déborde, et c'est ainsi que se forgent les racontars les plus mesquins et les médisances inutiles. Je vous ai déjà décrit l'ambiance. C'est puéril et inintéressant au possible... Et vous, Marina, le travail, ça va ?

— Ça va... »

Marina sourit.

« Vous savez, ce n'est pas toujours facile, madame Shams, de trouver sa place quand on est jeune.

— Je veux bien croire, Marina, que ce n'est pas facile de se faire une place dans la presse quand on est une femme », répondit son amie iranienne en rangeant son fume-cigarette dans son sac.

Et Marina prit le chemin du métro pour déposer ses toiles chez elle avant son rendez-vous avec Richard Krank, créateur de *Magma*.